

lement la majeure partie de ses forces. Travaillant en collaboration avec des missionnaires occidentaux, il forme l'arche d'un pont entre l'Évangile et le Tibet.

Un trait curieux, c'est que ses collègues européens lui ont vainement suggéré l'intérêt que des études tibétaines présenteraient pour les chercheurs de notre vieux monde. Il s'est toujours refusé à faire bénéficier historiens ou ethnologues de son exceptionnelle connaissance du monde tibétain. Il sait que sa vocation est ailleurs: elle va en quelque sorte dans l'autre sens, et il n'a pas trop de toutes ses forces pour créer un courant spirituel des monts de Judée à l'Himalaya.

Mais Ts'etan-P'untsok n'a pas été seulement le réalisateur étonnamment doué et actif d'un programme missionnaire original. Donnant aux tendances et aux vertus méditatives de sa race un suprême objet, il a pensé sa foi et sa théologie pour fournir un fondement solide à l'œuvre qu'il voulait faire parmi son peuple. Une théologie *tibétaine* et non pas juive, grecque ou romaine.

« Prédetermination, justification, libération sont des mots sans poids pour nous, constate-t-il. Lorsque j'étais bouddhiste, je méditais la grande déesse Tara en me la représentant d'abord devant moi, puis au-dessus de ma tête, et enfin dans mon cœur. Maintenant, les passages bibliques qui m'enrichissent le plus sont : *Ce n'est pas moi qui vis, c'est Christ qui vit en moi*, ou bien : *Nous sommes morts avec Lui ; nous vivons avec Lui*, et d'autres affirmant l'union profonde du croyant avec son Seigneur. Pour moi, sans Christ, le paradis est enfer ; avec Christ, l'enfer même est paradis. »

Musique et poésie, théâtre et littérature, traduction des Écritures et réflexion théologique, autant d'aspects du témoignage que rend parmi ses frères ce Tibétain qui cherchait dans l'angoisse, et qui a trouvé dans la joie.

AUBE

Un messenger frappa à ma fenêtre. En ouvrant la lettre qu'il me tendait, j'écarquillai les yeux : ce n'était pas une invitation à un des innombrables banquets qui sont comme l'une des assises sociales du pays, mais à peu près ceci : « Veuillez nous faire l'honneur de prendre part à une journée durant laquelle nous aimerions former un groupe d'étude de la culture du Ladak. »

Je tournai et retournai le papier. J'interrogeai le messenger: il ne savait rien sur le contenu du message, mais me récita la liste des gens à qui il devait remettre l'invitation : maîtres d'école, riches marchands, jeunes politiciens, chefs bouddhiques, musulmans ou chrétiens, gens connus pour leur goût de la lecture, une trentaine en tout. L'invitation était signée par un des chefs chrétiens, Joldan, directeur de l'école secondaire de Leh.

Quelque peu méfiant de nature, je crus renifler un relent de chauvinisme. Voulait-on, sous prétexte de parler du pays, cultiver je ne sais quelle bouture de nationalisme ? M'embrigader peut-être dans un mouvement à la gloire du Ladak, du Tibet ou de l'Inde ? Ressusciter un passé culturel pour influencer la vision d'une politique future ? Mais si la liste des invités comprenait des hommes actifs en politique, d'autre part, la présence des lama et des marchands me semblait garantir une perspective différente.

On pouvait encore se demander si Joldan, connu comme chrétien, ne jouait pas malgré lui, dans cette affaire, un rôle d'instrument ? Était-il manié par des réactionnaires religieux désireux, en redonnant vie au passé, de laisser entendre que l'Eglise était d'importation européenne, étrangère à la mentalité et aux aspirations du pays ? Mais Joldan, loin d'être un homme de paille, a autant de carrure que ceux qui pourraient être tentés de l'employer. Sa foi est assez lucide pour déceler une équivoque compromettante pour l'Eglise. Alors que signifiait cette invitation ?

Il n'y avait qu'une solution : aller voir.

Presque tous les invités étaient là, même ceux qui habitent à une journée de marche de Leh. On m'offrit une place d'honneur au milieu de la paroi opposée à la porte. Je l'acceptai, mais mentalement je me tenais plutôt blotti dans un coin, bien décidé à ouvrir les yeux et les oreilles sans souffler mot. Joldan fit un discours prudent, plutôt invertébré. Puis la conversation s'engagea à la mode du pays, avec un dialogue haché en courtes répliques, agrémenté de monologues développés en vrais petits discours.

Je ne pouvais en croire mes oreilles. Les jeunes chefs politiques firent une ou deux interventions, mais seulement pour s'assurer que la rencontre — dont ils n'étaient évidemment pas les organisateurs — n'avait aucun caractère réactionnaire contre l'Inde et le Cachemire modernes. Il devint vite clair qu'il n'y avait dans tout cela pas trace de cuisine politique et de nationalisme malodorant, mais quelque chose d'infiniment plus simple, naïf et sympathique à la fois : le chagrin de plusieurs de voir disparaître des traditions, des habitudes locales et des expressions folkloriques précieuses à tous. Longtemps on parla des chants populaires composés par tel musicien ou parolier à des occasions dont on garde encore le souvenir. Jamais écrites, les strophes se chantaient à la veillée, mais peu à peu l'une ou l'autre manqua à l'appel,

ou bien les paroles sont faussées, détériorées à mesure que passent les hivers. Tous tombèrent d'accord qu'il fallait sauver les chansons les plus amusantes et les plus gracieuses.

Puis la conversation prit un tour plus large. Quelqu'un parla livres, chroniques et biographies. Un instituteur se plaignit que ses écoliers ne savaient rien du passé de leur petit pays du Ladak. Un marchand confessa n'en rien savoir non plus lui-même, ajoutant qu'il ne demanderait pas mieux que d'en entendre parler ou d'en lire quelque chose. Le trésorier du roi, qui était présent en tant que lama aussi bien que comme officier du palais, rétorqua que la bibliothèque royale n'était pas fermée et qu'il s'engageait même à aider quiconque voudrait la consulter. Surprise dans l'assemblée ; clin d'œil de mon voisin, qui a comme moi des vues sur les chroniques de la dynastie. Peu à peu, des suggestions se dégagèrent : l'un annonça qu'il pouvait mettre la main sur tel manuscrit et le prêterait volontiers. Gergan proposa qu'on dressât une liste de « monuments historiques ». Quelques-uns voulaient étudier les fresques des couvents. Ts'étan-P'untsok offrit de donner des causeries sur l'origine de l'écriture tibétaine et sur le développement de la chanson.

Soudain, je remarquai combien nous étions loin de mes premières craintes. Ce n'était pas à un accès de chauvinisme que nous avions affaire, mais bien à l'éclosion d'une conscience nationale. Non pas à l'acceptation tacite et quasi automatique de la tradition, dont l'Asie souffre trop souvent, mais à la prise de conscience des valeurs du passé. La plupart de ces marchands, de ces instituteurs, de ces prêtres mêmes avaient eu l'occasion de voir une partie de l'Inde dans leurs voyages d'affaires, durant leurs études ou en pèlerinage. Au lieu d'en ramener une admiration irréfléchie pour le génie indien ou la culture occidentale telle qu'elle apparaît dans les villes de l'Inde, ils avaient réussi à dominer leurs impressions et à étudier cette civilisation. Mais plutôt que de la

juger, ils avaient fait un retour sur eux-mêmes. Et ils avaient — par comparaison, par opposition quelquefois — compris l'importance de leur propre passé. Découverte qui débordait infiniment les bornes de ce que j'avais envisagé. Un peuple, dans la personne de ses chefs, se découvrait *distinct* par sa culture, et en même temps portait un jugement de valeur sur sa langue, sa littérature, ses arts, ses traditions, en un mot, son esprit.

Je rentrai chez moi, rêveur. Nous avions fondé une société culturelle, avec divers groupes décidés à se mettre à une étude systématique. Pour moi, c'était la perspective d'approcher quelques vieux livres poussiéreux que j'avais perdu espoir de ne jamais pouvoir ouvrir. Mais plus que cette société, ces études, cette poussière, autre chose m'impressionnait : la joie que j'avais surprise sur les visages ; la joie de ces hommes d'avoir découvert en eux-mêmes un enthousiasme. Sans doute, tous aimaient déjà les traditions et les restes de leur passé ; mais maintenant ils allaient prendre une part active à la culture de ce patrimoine en conservant ou en exprimant à neuf ses valeurs originales. Leur conscience nationale venait de s'exprimer en termes de tableaux, de poèmes et de chants...

Une des démarches les plus significatives de l'éveil de cette conscience nationale est la tentative de consacrer comme langue autonome le dialecte tibétain que l'on parle au Ladak, mais qui n'a jamais été écrit. Amorcé par mon ami Ts'etan-P'untsok, puis condamné en sa personne, le mouvement sembla un instant n'être qu'un aspect d'une lutte personnelle opposant ce chef chrétien à tel chef des lama. Mais la portée en est tout autre.

Le but de ce mouvement était d'abord purement pédagogique. En effet, la langue tibétaine classique a été constituée

il y a plus de treize siècles. Son vocabulaire a été légèrement rénové depuis lors, et une petite réforme orthographique a pris place vers la fin du moyen âge. Mais sa grammaire et surtout son esprit sont restés immuables. Or ce pays immense, compartimenté à l'extrême, a vu naître des dialectes régionaux par dizaines. A l'heure actuelle un Ladaque ne peut comprendre sans étude spéciale un habitant de l'Est, ni même du Baltistan tout voisin à l'Ouest. D'autre part, il a oublié la langue classique — que personne ne parle en aucun lieu du Tibet — au point qu'il ne peut plus l'écrire correctement et la lire avec peine.

Ts'etan-P'untsok et quelques autres, tiraillés entre le conservatisme inné des Tibétains et le désir de munir les écoliers d'une langue de base vivante, se résolurent à tirer une ligne de démarcation entre la langue classique et le parler moderne. Tant en grammaire qu'en vocabulaire, il fallut distinguer pas à pas les éléments propres au dialecte ladaque de ceux qui constituent le tibétain classique. Un ajustement orthographique et un alphabet adapté à la prononciation actuelle furent considérés comme nécessaires et mis au point. Rapidement convaincu de sa valeur, je me mis à l'étude de cette nouvelle langue et en rédigeai la grammaire.

Nous voulions faire œuvre de maîtres d'école, et le succès nous combla. Enchantés de pouvoir écrire comme ils parlent et sans difficulté, les enfants adoptèrent du coup l'écriture proposée. Des adultes aussi, l'un après l'autre, renoncèrent à leur respect superstitieux des formes anciennes — que d'ailleurs ils connaissaient très mal — et employèrent la langue moderne dans leur correspondance. Des affiches publiques apparurent en dialecte. Des articles et des brochures, d'où la langue classique était systématiquement écartée, furent imprimés et aussitôt écoulés.

C'est ainsi que le mouvement nous dépassa. Tel de ses promoteurs espérait, inconsciemment peut-être, affirmer la

valeur intrinsèque des traditions ladaques qui ont façonné le dialecte moderne. Ce désir a-t-il été perçu par ceux qui ont utilisé le nouvel « outil linguistique » ? Ou bien l'apparition de cette langue a-t-elle polarisé des tendances latentes parmi la population ? Je ne sais. Le fait est que, dans l'esprit de plusieurs, et parmi les plus influents, la promotion du dialecte au rang de langue constituée et écrite est devenue comme l'affirmation symbolique des caractères particuliers du Ladak. Ce groupe de vallées et de plateaux a semblé former une unité géographique et ethnique distincte grâce à l'autonomie linguistique brusquement exprimée. On s'est aperçu que le génie ladaque a des traits particuliers, reflétés dans la langue, mais qui touchent à l'esprit même du pays. Une conscience nationale s'est cristallisée autour de ce mouvement qui n'avait aucune visée politique.

... La suite dépasse le cadre de ce chapitre. Je ne la résume que pour mentionner les remous que peuvent créer de pareilles démarches dans une société en formation, et pour signaler les conséquences personnelles qui en ont résulté pour notre ami Ts'etan-P'untsok. Si, par le moyen du dialecte devenu langue, un particularisme ladaque s'affirmait, il ne le faisait pas dans le vide. Indépendamment de toute volonté il ne pouvait se définir qu'en opposition à d'autres pensées et d'autres visions politiques. C'est là que les choses se gâtèrent.

Les chefs religieux estimèrent que cette conscience nationale était dirigée contre Lhasa et le Tibet proprement dit, place forte du bouddhisme lamaïque. La réforme de la grammaire et du vocabulaire leur parut un reniement de la littérature traditionnelle et religieuse du Tibet ; chaque simplification dans l'orthographe, une souillure aux textes sacrés. Ils condamnèrent la tentative comme moderniste et hérétique.

Certains chefs politiques locaux estimèrent au contraire que cette prise de conscience nationale était dirigée contre

Srinagar et le Cachemire, d'où vient, avec l'administration politique, le progrès social. Affirmer la valeur de la langue ladaque, c'était presque adresser un défi à l'hindi, langue officielle de l'Inde et du Cachemire et facteur important de l'unité indienne. C'était un germe d'opposition à l'Union Indienne dont le Ladak fait partie.

Manifestations populaires et procès se succédèrent. Ts'etan-P'untsok, haut fonctionnaire du Cachemire, fut particulièrement visé. Harcelé, à bout de patience, il finit par se retirer des affaires publiques. Mais ce n'était pas un abandon. Conscient de la valeur de sa cause malgré les interprétations erronées qu'on en donnait, sitôt devenu simple citoyen et libre de ses mouvements, il continua de plus belle à écrire et chanter dans le dialecte qu'il a élevé au niveau d'une langue, au service d'une culture ainsi rendue plus accessible à ses compatriotes.

Une véritable renaissance a eu lieu. Grâce à quelques hommes qui ont entrevu l'avenir de leur pays et apprécié les valeurs de leur patrimoine, la langue tibétaine a repris vie sous des traits jeunes et robustes. Elle garde pourtant la richesse, la finesse, le génie dont elle fut dotée au cours des siècles.

J'ai laissé paraître ma crainte du nationalisme et ne veux rien retirer de ce que j'ai sous-entendu. En Europe, notre génération sait trop à quelles extrémités il peut mener pour ne pas frémir toujours à son apparition. Pourtant, s'il existe un nationalisme *néгатif* qui aboutit à l'oppression d'autrui, il en est un *positif* qui tend à libérer la nation de l'étranger ou de ses entraves internes, pour la promouvoir à une majorité légitime. Pour un Asiatique ce nationalisme-là est le merveilleux espoir de demain. C'est aussi la réalité d'aujourd'hui, comme le montrent les nations menées par des hommes

tels que le Mahatma Gandhi. Compagnons et émules de ce prophète emploient aussi le puissant levier du nationalisme : il commence à soulever même les pierres du Ladak.

Que certains chrétiens militent dans ce mouvement, cela m'a d'abord surpris et effrayé. Mais ils l'ont fait d'une manière si positive et constructive qu'ils m'ont complètement retourné. Leur groupe, minorité minuscule de l'ordre d'un pour cent, a toujours été en danger de se désolidariser de l'ensemble du peuple pour s'attacher au missionnaire, pour s'agréger autour de la « station » comme une société à demi étrangère dans son propre pays. J'en suis venu à penser que ce sens national est nécessaire aux chrétiens de l'Himalaya — et d'ailleurs. Il leur donne la possibilité de se réintégrer dans leur société nationale et d'y travailler à son bien. Pas question d'une manœuvre qui consisterait à aller au peuple pour l'attirer à soi. Il s'agit d'aller au peuple, au « monde », parce qu'en définitive c'est lui tout entier — et non pas la société des convertis — qui est l'objet de l'amour de Dieu. Beaucoup de chrétiens en Inde ont compris cette valeur d'un nationalisme, même d'un nationalisme politique, et cette attitude fait aussi son chemin au Ladak.

Mais il y a aussi une autre attitude, parente de la première, qu'on peut appeler *nationalisme ecclésiastique*. C'est la prise de conscience de sa propre valeur par la Jeune Eglise, et la réaction contre la main-mise du missionnaire blanc sur elle. Il y a beau temps que ce paternalisme du missionnaire a été condamné, je le sais, mais il est encore vivace, et cela non seulement dans l'Himalaya... L'Eglise du Ladak a atteint une phase nationaliste dans sa croissance. Je m'en suis aperçu plus d'une fois durant mon séjour, et parfois à mes dépens. L'Eglise s'est rendu compte qu'elle avait dans ses rangs des gens de l'étoffe dont on fait les responsables, et qu'elle était capable de les soutenir et de les suivre. Elle a désiré prendre l'initiative matérielle et spirituelle.

Les meilleures théories missionnaires n'ont pas réussi à faire lever le jour de la pleine indépendance des Jeunes Eglises et de leur pleine collaboration avec les Eglises européennes. C'est le nationalisme qui en a marqué l'aube. Politique, mais religieuse aussi, cette prise de conscience nationale a été à la base d'une profonde révolution. Ce n'est pas sans heurts que des hommes, naguère des aides, deviennent des partenaires. Dans cette crise il faut à l'Européen une sincérité et une humilité sans défaut. Il lui faut davantage: du courage et de la foi pour accepter de voir ceux qu'il aime courir le risque d'une émancipation sans retour possible.

Nous avons voulu suivre dans leur tendance les chrétiens du Ladak, et cela jusqu'à leur donner autant de responsabilités qu'ils en demandaient, plus peut-être qu'ils n'en espéraient. Récemment, au grand émoi de certains, nous nous sommes refusés à prendre nous-mêmes quelque décision que ce fût dans l'Eglise. Nous avons cru la servir plus fidèlement de cette manière, lui permettant de trouver son autorité et sa force spirituelle.

Mais si nous avons accepté ce risque pour l'Eglise, espérant ainsi faire pénétrer le levain de l'Evangile dans la pâte du peuple où Dieu nous appelait à travailler, nous le faisons avec une vision plus lointaine. Nous croyons que le jour viendra où ce « nationalisme ecclésiastique » se dépassera lui-même ; où, dans l'autonomie, il offrira sa liberté retrouvée à Celui qui seul a droit d'en être le Maître. Pour qu'un jour en Lui tous soient un, il faut d'abord que chacun ait pu devenir soi-même.